

Chateaubriand et l'Italie

MARC FUMAROLI *

I

Ce serait un contresens que de situer Chateaubriand dans la lignée des voyageurs parfois brillants, souvent répétitifs, qui ont entretenu depuis le XVI^e siècle l'appétence des Français pour l'Italie, sécularisant en quelque sorte le pèlerinage à Rome et au tombeau de saint Pierre qui avait succédé, après l'échec des croisades, au pèlerinage devenu dangereux en Terre sainte et au tombeau du Christ. Plus encore que l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* ne s'évade du genre classique du récit de voyage dans l'Orient grec et ottoman, les *Mémoires d'outre-tombe* échappent de toutes parts au genre du *Journal de voyage* illustré par Montaigne, le président de Brosses ou Ch. M. Dupaty. Si certains de leurs chapitres les plus justement célèbres, le récit de la mort de Pauline de Beaumont à Rome, à la date de 1803, la description de Rome, de sa société, de sa campagne à la date de 1828, la description de Venise à la date de 1833, peuvent passer pour des fragments d'un récit de voyage en Italie, c'est au prix d'une illusion. Leur forme et leur sens s'inscrivent dans la texture symphonique des *Mémoires*, un genre entièrement réinventé par Chateaubriand sur le mode musical : le thème de Rome y apparaît par deux fois, renouant avec le pathos chrétien du pèlerinage, celui de Venise y apparaît en péroration, renouant avec l'éthos épicurien du banquet exalté par la visite de la Mort, leitmotif de vie contemplative par opposition à l'action, du sentiment de l'instant et de l'éternité par opposition aux illusions vitales et à la

* De l'Académie française.

vanité de l'Histoire humaine. Le thème élégiaque et pénitentiel de Rome, relayé par le thème pathétique de Venise, surgit dans les *Mémoires* en contrepoint des thèmes épiques, l'Iliade achilléenne de Napoléon, fille catastrophique de la Révolution, et l'Odyssée de Chateaubriand lui-même, « voyageur entre deux rives », Ulysse chrétien *bifrons*, homme d'action et d'espérance, mais aussi de détachement las et d'aspiration au repos, dont l'Ithaque deux fois abordée et deux fois quittée aurait dû être Rome.

Rome et Venise à part, le reste de l'Italie du voyageur et du touriste n'apparaît pratiquement pas dans les *Mémoires*, dont il encombrerait l'architectonique musicale. Pour autant, Chateaubriand aurait été fort capable d'écrire un journal de voyage italien au sens classique, et il l'a même écrit en pointillé au fil de ses lettres à Cordélia de Castellane, puis à Claire de Duras en voyage, où il fait appel à ses souvenirs et à son expérience pour guider de loin leur itinéraire, leur décrire d'avance les paysages qu'elles vont traverser, leur signaler les inconvénients et les avantages des haltes qu'elles devraient faire, les beautés à ne pas manquer des lieux et des villes où elles doivent séjourner, les effets heureux sur leur santé et leur humeur que ne manqueront pas de produire le climat ensoleillé et les harmonieux spectacles dont elles vont jouir. Le voyage de l'une, puis de l'autre de ses deux amies, est l'occasion pour lui de revisiter avec délice et nostalgie sa vive mémoire italienne, en même temps que d'assurer l'une et l'autre qu'il ne les quitte pas, qu'il les accompagne en pensée, qu'il revoit l'Italie de loin avec leurs yeux. Dans sa correspondance avec Mme Récamier alors qu'il y était revenu en ambassadeur de Charles X, en 1827-1828, mais aussi dans le « Livre Récamier » supprimé des *Mémoires*, l'Italie où sa grande amie a voyagé et séjourné par deux fois devient le territoire commun sur lequel se sont portés leurs regards à des moments différents, mais qui ne cesse de les réunir. Rien ne l'émeut autant que de tenir de Juliette qu'elle avait emporté en Italie, sur les conseils de Mme de Staël, lors de son premier

« exil » italien, sous l'Empire, les *Martyrs* d'un Chateaubriand qu'elle n'avait alors que fugitivement entrevu dans le boudoir de son amie Germaine. Elle avait lu sur place, à Brindes, les pages des *Martyrs* décrivant la baie de Naples au III^e siècle, pages que Chateaubriand avait composées avec ses souvenirs du séjour qu'il avait fait en Campanie avec son ami Bertin l'Aîné, pour secouer le deuil que lui laissait la mort récente de Pauline de Beaumont à Rome. Avant même que leur liaison ne se noue, en 1817, chez Mme de Staël mourante, et à la faveur de cette lecture des *Martyrs* par Mme Récamier, leurs regards s'étaient déjà, pour ainsi dire, posés ensemble sur le plus beau paysage du monde, et les avaient fiancés au-delà de l'espace et du temps. Naples et la Campanie, dans le « Livre Récamier », sont devenues ainsi, rétrospectivement, la source sursaturée de l'une des plus prodigieuses cristallisations amoureuses de la littérature romantique. L'Italie est bel et bien l'anneau du mariage spirituel qu'ils ont échangé dès l'origine et qui les a associés pour toujours.

Après la fameuse « Lettre à M. de Fontanes sur la Campagne romaine », écrite par le jeune secrétaire d'ambassade à Rome et publiée par le *Mercur de France* après la mort de Pauline, c'est dans les *Martyrs* que Chateaubriand, avant les *Mémoires*, a poussé le plus loin l'aveu de la révélation qu'avait été pour lui l'Italie et l'orchestration littéraire de cet aveu. Pour le héros grec des *Martyrs*, Eudore, prêtre-nom d'un Chateaubriand né au III^e siècle, l'Europe a deux pôles : le Nord sombre de l'Empire romain : Bretagne celtique et Germanie franque, où l'armée romaine monte la garde contre les barbares, et le Sud méditerranéen, foyer et berceau lumineux de la civilisation, où de surcroît est née et se répand la religion chrétienne à laquelle appartient Eudore, tout officier romain qu'il soit. Le sujet du roman est justement le drame de la conversion de l'Empire et de sa civilisation au christianisme, conversion constantinienne scellée par le sang des martyrs, parmi lesquels Eudore.

Né et élevé dans les forêts et les brumes de Bretagne, porté en

fil de marin malouin vers l'autre rive de l'Atlantique, puis exilé pendant sept ans en Grande Bretagne, Chateaubriand a beaucoup mis de lui-même dans l'épisode breton des *Martyrs*, première esquisse des chapitres des *Mémoires* consacrés à Combourg, et écrits dans la même veine « gothique » et ossianesque. La grande prêtresse païenne celte Velléda est la première esquisse de la Sylphide encore innommée dans les « Mémoires de ma vie », et recevant son nom de ballerine dans les *Mémoires d'outre-tombe*. L'épisode « franc » des *Martyrs*, qui transporte Eudore dans les forêts hercyniennes de la Germanie, sur le *limes* de l'extrême-Nord de l'Empire romain, est lui-même une préfiguration onirique du récit que feront les *Mémoires* de la cruelle « campagne » du jeune Chateaubriand dans l'armée du duc de Brunswick, en 1792, entre Coblenz et Valmy. De la même clef musicale sombre et sauvage relevait l'épopée en prose des *Natchez*, transposition fantastique du voyage en Amérique du jeune Breton en 1791-1792, d'où il avait extrait en 1801 *Atala* et en 1802 *René*.

Les *Martyrs* accueillent la « matière nordique et gothique » de l'autobiographie sans cesse reprise (au sens kierkegaardien du mot) par Chateaubriand. Cette matière coïncide avec ses années d'enfance et de jeunesse qui se sont déroulées « dans le Nord » (au sens de Mme de Staël) : Bretagne, Amérique du Nord, Allemagne, Ardennes, Angleterre, sous le signe mélancolique du sublime burkéen, du lyrisme ossianesque, et du roman gothique.

C'est seulement dans les *Mémoires d'outre-tombe* que se fera jour la parenthèse parisienne de ses années de formation 1787-1790, dans la compagnie de ses gracieuses sœurs et de leurs amis écrivains et poètes, sous le signe « néo-grec » de l'Athènes du *Voyage du jeune Anacharsis*. Mais dans les *Martyrs* avait déjà surgi une toute autre « matière », liée à un tout autre registre poétique et moral, largement nourrie par l'expérience italienne des années 1803-1804, et introduisant l'auteur du *Génie du christianisme* à la littérature du Midi, telle que la conçoit Germaine de Staël. La

Grèce chrétienne où est né Eudore et où le roman de 1809 le fait revenir, est encore à demi païenne, mais elle baigne dans un climat lumineux de bucolique, de géorgique et d'élégie qui laisse présager une fusion des deux religions et qui rend naturelles les fiançailles de l'« homéride » païenne Cymodocée avec le Chrétien romanisé Eudore. L'ancienne Grande-Grèce, et Naples, où l'officier Eudore passe des vacances voluptueuses en compagnie de plusieurs futurs Pères de l'Église, initie le jeune officier grec et chrétien aux grâces urbaines de la civilisation gréco-romaine à son zénith : un zénith au bord de la décadence, dont Eudore et ses amis méditatifs, eux aussi frottés de christianisme, perçoivent le péril corrupteur au sein même des délices de Baïes. Le centre méditerranéen de la civilisation, la beauté de ses arts et le charme de ses mœurs sous le soleil du Midi se situent à l'autre pôle des brumes et des ombres du Nord barbare, mais ils cachent dans leurs replis une perversité délétère. Le Nord, qui fait pression aux frontières de l'Empire, est sans doute grossier et brutal, mais il est pourvu d'une énergie intacte et de vertus héroïques qui ont déserté le Midi. Il reviendra au christianisme de convertir cette énergie et ces vertus de virilité brute en les infusant dans les formes d'une civilisation dont il évacuera la perversité et auxquelles il saura rendre leur pouvoir de diffuser une douceur et une grâce féminines, quoique non efféminées. Le contrepoint Nord-Midi qui construit en profondeur les *Mémoires d'outre-tombe* est déjà à l'œuvre dans les *Martyrs*, l'œuvre la plus oubliée de Chateaubriand. Ce contrepoint à la mélancolie nordique et à son art barbare suppose une révélation italienne, et surtout romaine, qui a dissipé en partie les préventions rousseauistes nourries par le jeune Chateaubriand envers la civilisation de l'Europe catholique, ses lettres, ses arts, ses mœurs douces et sa galanterie, l'incitant à croire, au moins pendant la période de la Restauration, qu'elle pouvait avoir partie liée, contre la Révolution et le bonapartisme, avec le *revival* chrétien dont il avait donné le signal en 1802.

II

Chateaubriand a découvert Rome le 27 juin 1803. Il précédait de quelques semaines le nouvel ambassadeur auprès du Saint-Siège, le cardinal Fesch, oncle maternel de Bonaparte, dont il avait été nommé premier secrétaire. Il arrivait précédé lui-même par l'immense succès du *Génie du christianisme*, publié l'année précédente le jour où avait été célébré à Notre Dame, rendue au culte catholique, en présence du Premier Consul, un *Tē Deum* célébrant à la fois la Paix d'Amiens, qui pour la première fois depuis 1792, mettait fin à l'état de guerre entre la France révolutionnaire et les monarchies européennes, et le Concordat, qui rétablissait en France l'Église catholique romaine. Le pape Pie VII ne tarda pas à recevoir le nouveau secrétaire, qui fut touché de voir que le pontife avait laissé gracieusement à portée de sa main, sur une table, un exemplaire ouvert du *Génie*. Avant son départ, Chateaubriand avait été reçu à plusieurs reprises par le Supérieur de Saint-Sulpice, Louis Émery, la personnalité ecclésiastique qui était alors la plus respectée en France, y compris du Premier Consul. Le sage abbé avait vivement encouragé le jeune auteur à accepter un office qui lui permettrait de veiller à Rome sur les intérêts de l'Église de France avec plus d'indépendance que l'ambassadeur en titre, Fesch, ancien Sulpicien et que M. Émery connaissait bien et même trop bien. Les frictions futures entre l'ambassadeur et son indépendant secrétaire étaient déjà en germe dans cette investiture non-officielle.

Au cours de son voyage Paris-Rome, Chateaubriand s'était arrêté à Lyon, où il avait été reçu triomphalement, et il avait pu assister à de grandes processions et célébrations expiatoires conduites par le cardinal-archevêque Fesch.

Lyon, en 1792-1794, coupable de royalisme, avait été sur l'ordre de la Convention, bombardée, occupée, à demi rasée ; sa population avait été décimée par des exécutions de masse sans jugement. À son ami Ballanche, le voyageur avait écrit au début de juin :

Si en 1793, au moment des mitraillades de Lyon, lorsque l'on démolissait les temples et que l'on massacrait les prêtres, lorsque l'on promenait dans les rues un âne chargé des ornements sacrés, et que le bourreau, armé de sa hache, accompagnait cette digne pompe de la Raison, si un homme eût dit alors : « Avant que dix ans se soient écoulés, un prince de l'Église, un archevêque de Lyon, sorti du sang d'un nouveau Cyrus, portera publiquement le saint Sacrement dans les mêmes lieux, il sera accompagné d'un nombreux clergé [...]. Il eût passé pour un visionnaire. » Ainsi malgré les prédictions des oracles du siècle, malgré les progrès de l'esprit humain, l'Église croît et se perpétue, selon l'oracle bien plus certain de celui qui l'a fondée ; et quels que soient les oracles qui peuvent encore l'assiéger, elle triomphera des lumières des sophistes, comme elle a triomphé des ténèbres des barbares.

L'auteur célèbre d'*Atala* et du *Génie* arrivait donc à Rome dans un état de grande exaltation. Il se sentait investi d'une mission. À Paris, il ne manquait pas d'appuis. Il était lié par son ami le poète Fontanes à Lucien Bonaparte et à Élisabeth Baccocchi, frère et sœur plutôt royalistes du Premier Consul, et avec eux il était persuadé que la grande restauration de l'ordre civil, religieux et diplomatique de la France entreprise par Bonaparte Premier Consul, était le prélude, à plus ou moins longue échéance, de la fin de la Révolution et du retour des Bourbons. Le combat littéraire qu'il venait de mener victorieusement, au nom de la mémoire et de la foi catholique françaises, contre les Idéologues héritiers des Lumières, lui avait donné le sentiment que la Providence, après avoir châtié le royaume en autorisant les crimes de la Terreur, favorisait maintenant la réconciliation des deux France.

On ne saurait imaginer une *Stimmung* et des circonstances plus différentes de celles où Goethe, en 1786, était arrivé à Rome. Le monde où vivait le conseiller Goethe, de près de vingt ans plus âgé que Chateaubriand, était lent et stable depuis un siècle et demi. Le grand poète était alors guéri des fièvres du *Sturm und Drang* et de *Werther*. En 1786, Goethe venait de publier en quatre volumes le bilan de la première phase de son œuvre littéraire. À Rome, il venait chercher, pour un temps d'*otium*, un second souffle pour son œuvre. Ce n'est que quarante ans plus tard, en 1829, que reprenant une fois de plus ses notes de voya-

ges, il rédigera enfin son *Voyage en Italie*, un supplément à son autobiographie, *Poésie et Vérité*. Chateaubriand lira ce *Voyage* en traduction française. En 1829 paraîtra, sous son titre définitif, un autre fragment autobiographique, *La Campagne de France*, où Goethe relate son expérience d'envoyé du duc de Weimar, en 1792, en simple observateur sur le terrain de l'affrontement entre les armées coalisées sous la direction du duc de Brunswick et l'armée du gouvernement révolutionnaire français.

Chateaubriand, dans cette même « campagne de France », était alors simple fantassin dans un régiment de nobles émigrés, qui dut plier bagage le 20 septembre 1792 avec le reste des troupes coalisées devant Thionville et Valmy. Blessé, malade et à demi mourant, il réussit à se traîner jusqu'à Bruxelles et Ostende, et il trouva refuge en Angleterre où il vécut sept années dans la plus profonde obscurité et dans une grande misère. Il écrira plus tard qu'au bout de tous ses chemins, il a reconnu le Christ.

Dans ses propres *Mémoires* dont la première idée lui est venue à Rome en 1804, mais qui ne prendront leur forme définitive qu'en 1832-1845, c'est-à-dire après la chute de la Restauration, Chateaubriand ne cachera pas l'antipathie qu'il éprouve pour Goethe, après l'avoir admiré dans sa jeunesse. En 1821, nommé ambassadeur à Berlin, il évite soigneusement de s'arrêter à Weimar, qualifiant le vieux poète allemand de « chantre de la matière ». Lorsqu'il en vient à évoquer dans ses *Mémoires*, les récits des voyageurs qui l'ont précédé à Rome, il écrit ceci du *Voyage en Italie* de Goethe :

Qu'il y ait de grandes beautés dans l'enthousiasme que Goethe éprouve à Rome pour Jupiter, d'excellents critiques le jugent ainsi, mais je préfère le Dieu de la Croix au dieu de l'Olympe. Je cherche en vain l'auteur de *Werther* au bord du Tibre ; je ne le retrouve que dans cette phrase : « Ma vie actuelle est comme un rêve de jeunesse ; nous verrons si je suis destiné à le goûter ou à reconnaître que celui-ci est vain comme tant d'autres l'ont été »¹.

1 Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Garnier, t. III, 1998, Livre XXIX, chap. 7, p. 221.

Chateaubriand appartenait à la génération qui avait eu vingt ans en 1789. Dans sa jeunesse, il avait été nourri de Rousseau, d'Ossian, de *Werther*. Introduit dans quelques cercles littéraires parisiens, il avait publié des poésies lyriques. Comme presque toute sa génération, il partageait les principes généreux de la Révolution mais il fut révolté dès le 14 juillet 1789 par ses premiers massacres. En 1791, il était parti en Amérique, pour aller à la rencontre des « nobles sauvages » dont Rousseau avait écrit qu'ils étaient « le meilleur de l'homme », et pour s'enivrer de paysages vierges de l'industrie de l'« état de société » politique qui, selon Rousseau, vouait les hommes au malheur, à la servilité et à la méchanceté. Pourtant six mois plus tard, apprenant l'arrestation du roi et de la famille royale à Varennes, il était revenu en France et il s'était engagé par fidélité chevaleresque, mais à contre-cœur dans l'armée des princes où, comme il l'a raconté dans les *Mémoires*, il a subi de plein fouet la défaite de son camp et où il dû faire seul un « voyage au bout de la nuit », des Ardennes à Ostende. Pendant son exil en Angleterre, il apprit la mort sur l'échafaud du roi, de la reine, de son frère aîné, de sa belle-sœur, et de leur illustre grand-père, Malesherbes, qui avait été pour lui, pendant plusieurs années, une sorte de Mentor.

Rien de commun donc avec la vie paisible et bourgeoise de notable lettré dont Goethe, échappé confortablement de sa « campagne de France », n'a jamais cessé ensuite de jouir à la cour d'Ancien régime de Weimar. Le jeune gentilhomme français pouvait se targuer d'être resté indemne de toutes les protections et privilèges que l'Ancien Régime dispensait volontiers au loisir studieux de ses gens de Lettres :

Je me félicite aujourd'hui, écrit-il, d'avoir essayé du naufrage, entrevu la guerre, partagé les souffrances des classes les plus humbles de la société, comme je m'applaudis d'avoir rencontré, dans les temps de prospérité, l'injustice et la calomnie. J'ai profité des leçons : la vie, sans les maux qui la rendent grave, est un jouet d'enfant².

2 *Mémoires d'outre-tombe*, éd. cit., t. I, 1989, Livre X, chap. 7, p. 561.

Gentilhomme de lettres, il reprochera toujours aux philosophes des Lumières, confortables dans un royaume prospère et indulgent, d'avoir avec la légèreté d'enfants gâtés, joué des idées en irresponsables.

Malgré sa misère, il écrivit à Londres et réussit à y faire publier en 1797 un *Essai sur les révolutions anciennes et modernes*, où il reprenait la vision tragique que Rousseau, dont il dit qu'il a été l'Héraclite des Modernes, se faisait des sociétés politiques et de leur histoire : autodestructrices d'âge en âge parce que violatrices et corruptrices de l'état naturel de l'homme, la liberté, l'égalité, l'ignorance. Deux magnifiques poèmes en prose ponctuaient son analyse : l'un intitulé *Aux Infortunés*, s'adressait à toutes les victimes innocentes de cette guerre civile permanente qu'est l'Histoire. L'autre, une *Nuit chez les sauvages de l'Amérique*, célébrait une sortie hors de l'enfer de l'Histoire, par la contemplation et la méditation nocturne des grands espaces vierges de l'Amérique, et dans la conversation tacite avec un « noble sauvage », l'un des derniers survivants de son peuple promis à la destruction prochaine par les « civilisés ».

Cette violente mélancolie historique, antithèse radicale de l'idée de progrès et de perfectibilité chère aux Lumières, Chateaubriand va s'efforcer à partir de 1799, date de son retour au catholicisme de son enfance, de la concilier avec la foi chrétienne. C'est l'objet du *Génie du christianisme*, publié par Chateaubriand rentré à Paris depuis deux ans dans des circonstances politiques extrêmement favorables sur place et avec un retentissement européen.

III

L'idée directrice du *Génie*, c'est que la religion chrétienne, née dans la décadence de l'Empire romain, mêlée à une violente « révolution », est la forme la plus profonde qu'ait prise cette mélancolie historique dont Rousseau avait été au siècle des Lu-

mières le plus éloquent et original interprète : Chateaubriand avait fait lui-même l'expérience de ce dégoût du monde et de la pente à lui échapper dans l'intériorité du « moi » et au désert. Pour écrire le *Génie*, il a lu les vies des Pères du Désert, ancêtres des âmes troublées et blessées modernes qui cherchent un répit dans les solitudes à l'écart des cataractes de l'Histoire. Si le christianisme a pu traverser victorieusement plusieurs formes de société et toutes les « révolutions » qui se sont succédées en Europe depuis la chute de la Rome païenne, si l'Église pendant des siècles sombres a été l'arche à l'abri duquel les arts, les lettres, les sciences, les mœurs ont pu fructifier par delà les révolutions politiques, c'est qu'elle est en possession de deux vérités contradictoires : l'idée du néant de toutes choses exclusivement voulues et construites par l'homme, et l'idée du mystère des dons divins dont l'adoration élève l'homme au-dessus de son propre néant.

Le christianisme a appris à « être dans le monde sans être du monde », il a formé des « je » qui trouvèrent en Dieu leur lieu commun. La mélancolie du contemplatif, que les grands païens n'avaient pas ignorée, devient ironie supérieure et féconde dans le christianisme. Cette ironie chrétienne est l'exact revers des sarcasmes de Voltaire et des Lumières, qui avait cru pouvoir tourner en dérision la foi en Dieu et l'adoration de ses dons au nom du savoir et des pouvoirs de l'homme sur lui-même et sur la nature. Typique de l'esprit des Lumières, un des grands succès de librairie de l'avant 1789 avait été le livre de Volney, *Les Ruines*, où le triste et immense spectacle des restes d'empires et de royaumes détruits servait de preuve aux méfaits du despotisme et de la superstition, et de *sursum corda* aux progrès de la raison humaine en marche.

Le jeune Chateaubriand, s'écartant de la Révolution française, avait été vérifier la mélancolie historique de Rousseau dans l'Amérique indienne, où il avait pu retrouver, dans les grands espaces vierges, les derniers enfants survivants de l'état de nature préhistorique et adorer une Nature encore vierge de

l'industrie humaine et comme sortie des mains du plus grand artiste, Dieu. Comme le Stephen Dedalus de Joyce, ce disciple de Rousseau pensait déjà que l'Histoire humaine est un cauchemar dont il importe de se réveiller. Il est significatif que le premier mouvement de ce grand poète de la mémoire ait été d'aller sur le continent qui n'avait pas de mémoire. Mais en 1800, l'auteur catholique du *Génie du christianisme* était revenu dans l'Histoire, dans l'état de société civile et il avait regagné Paris, la France, l'Europe continentale. Il a commencé alors un voyage de sens opposé à celui de son voyage américain, un voyage de remémoration historique. Rome est la première station de cette anamnèse. En 1806, il ira encore plus loin dans la mémoire de l'Europe, aux sources anciennes de l'Europe, en Grèce, en Asie mineure, en Palestine, en Égypte et il racontera ce pèlerinage dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Partout, comme Volney, il trouvera des ruines. Mais elles prennent pour lui un sens exactement inverse de celui que Volney leur avait prêté. Elles lui enseignent l'ironie envers l'histoire et l'espérance transhistorique du christianisme.

IV

Il est évident que pour Chateaubriand, à ce stade de sa méditation, Rome était pour ainsi dire prédestinée. La capitale de l'Empire gréco-latin et du catholicisme était d'abord le contraire de l'Amérique nouvelle et de l'Angleterre, qui représentaient à ses yeux la nouvelle forme politique, essentiellement utilitaire et commerciale, que pouvait prendre la société moderne. Par ailleurs, Rome était le contraire de l'Amérique indienne barbare et païenne, dépourvue d'histoire et de mémoire, et qui allait disparaître sans même laisser de traces, alors que la Ville éternelle est le mémorial de la révolution fondatrice de l'Europe moderne, la fin de l'Empire romain et la naissance de la *Respublica christiana* européenne. Mais Rome n'était pas le contraire de Pa-

ris, capitale rivale de la civilisation de l'Europe, qui venait de faire l'épreuve tragique de la crise et des limites des Lumières anti-chrétiennes. Chateaubriand, à son retour d'Angleterre en 1800, avait découvert la capitale française parsemée, comme Lyon, de ruines de couvents et d'églises vidés par les décrets révolutionnaires et vandalisés. De surcroît, Rome et la papauté n'avaient pas été épargnés par les violents contrecoups de la Révolution française.

Au moment où Chateaubriand arrive à Rome, le peintre Granet, dans un esprit de réparation, y avait commencé le tableau destiné à devenir très célèbre : *La chapelle des Franciscains de la place Barberini*. Cette chapelle était alors vide et ruinée, mais le peintre l'a représentée comme elle avait dû être avant que l'administration française ne la soustraie au culte, pendant une messe chantée par les moines. À Rome, aux yeux de ce peintre comme à ceux de l'auteur du *Génie du christianisme*, l'occupation par les troupes de la Révolution française répétait l'humiliation subie au V^e siècle par la Ville éternelle, défaite et envahie par Alaric. De ce désastre de la Romanité tardive, le catholicisme avait tiré, avec le saint Augustin de *La Cité de Dieu*, des leçons de mélancolie humaine comparables par leur sentiment tragique aux fragments d'Héraclite et au *Discours sur l'inégalité* de Rousseau. Mais saint Augustin s'était montré capable de transformer cette violente mélancolie au spectacle de l'Histoire humaine en ironie et adoration chrétiennes, réceptrices des dons de Dieu et du mystère de sa Providence.

Mais ce n'est plus seulement aux livres que Chateaubriand demande le secret d'éternité de Rome parmi les vicissitudes de l'Histoire humaine. Il vient d'en parcourir beaucoup pour écrire le *Génie du christianisme*, notamment les Pères de l'Église. Maintenant, il cherche aussi ce secret, en peintre et en poète, dans la méditation du génie du lieu romain et de l'architecture de la Ville, ravagée ou non par le temps, mais répondant aux assises de son paysage naturel. Il avait vu dans la cathédrale gothique une traduction en pierre de la forêt du Nord. Guidé par l'œil

expert de son prédécesseur Artaud de Montmor et du célèbre antiquaire Séroux d'Agincourt, il apprend à goûter la monumentalité romaine et romane, à laquelle la Renaissance est restée fidèle. L'Église romaine a pu reprendre au compte de la vocation éternelle qu'elle a reçue de Dieu un art de bâtir « pour toujours » dont l'orgueil temporel de l'Empire n'avait su faire que le symbole de son improbable éternité terrestre.

Cette méditation va vite prendre un tour aussi peu goethéen que possible. Soudain en effet arrive à Rome une femme phthisique et presque agonisante, Pauline de Montmorin, comtesse de Beaumont. En 1801-1802, tandis que Chateaubriand écrivait le *Génie*, elle avait été sa maîtresse, son hôte, sa secrétaire, son assistante. Elle l'appelait « mon Sauvage ». Delphine de Custine l'avait déjà remplacée dans son cœur, mais il lui restait profondément attaché. Elle avait choisi de venir mourir auprès de cet homme qu'elle adorait. Pauline de Beaumont, « l'hirondelle », comme son ami de son côté l'appelait, était la seule survivante de sa famille guillotinée. Son père, ministre des affaires étrangères de Louis XVI, avait été arraché pendant les massacres de septembre 1792 à la prison de l'Abbaye, et toute l'Europe avait appris avec épouvante que le grand diplomate avait été longuement torturé en public, en même temps que la princesse de Lamballe, avant que sa tête coupée fût promenée dans les rues. Chateaubriand soigna avec dévouement la mourante, il eut le temps de la faire transporter à l'intérieur du Colisée, christianisé par la Croix, et d'y connaître avec elle un instant de beauté indemne de l'Histoire qui l'avait brisée, et comme un avant-goût de repos éternel :

J'ai essayé deux ou trois fois une promenade en voiture avec la malade ; je m'efforçais de la distraire, en lui faisant remarquer la campagne et le ciel : elle ne prenait plus goût à rien. Un jour je la menai au Colysée ; c'était un de ces jours d'octobre, tels qu'on n'en voit qu'à Rome. Elle parvint à descendre, et alla s'asseoir sur une pierre, en face d'un des autels placés au pourtour de l'édifice. Elle leva les yeux ; elle les promena lentement sur ces portiques morts eux-mêmes depuis tant d'années, et qui avaient vu tant mourir ; les

ruines étaient décorées de ronces et d'ancolies safranées par l'automne, et noyées dans la lumière. La femme expirante abaissa ensuite, de gradins en gradins jusqu'à l'arène, ses regards qui quittaient le soleil ; elle les arrêta sur la croix de l'autel, et me dit : « Allons : j'ai froid. » Je la reconduisis chez elle ; elle se coucha et ne se releva plus³.

Pour lui faire un dernier plaisir, elle qui depuis 1792, avait désespéré de Dieu, elle se confessa et reçut les derniers sacrements avant de rendre le dernier soupir dans ses bras.

Quelques mois plus tard, le 10 janvier 1804, il envoyait à son ami Fontanes une lettre ouverte, publiée aussitôt dans le *Mercur de France* sous le titre *Sur la campagne romaine*. Il en incrustera plus tard des fragments dans les *Mémoires d'outre-tombe*. À l'autre pôle de son expérience du numineux, au sens où l'entend Rudolf Otto, c'est un poème en prose célébrant l'enracinement romain, faisant pendant et antithèse à la magnifique élévation qui servait de coda à l'*Essai sur les révolutions : Nuit chez les sauvages de l'Amérique*. Du côté de l'Extrême Occident, c'était le civilisé selon Rousseau, échappant à la civilisation et au temps, qui était allé se laver dans l'espace de pure nature. Il avait croisé du regard les dernier héros d'un peuple « sauvage » jugé de trop par le « progrès » des Lumières. À Rome, c'est ce même civilisé, mais redevenu chrétien, c'est-à-dire ironiste, qui reçoit la vision rétrospective de sa propre généalogie spirituelle et la vision eschatologique donnant un sens caché à cette longue durée. D'un côté dans l'Amérique indienne, le sublime abstrait de la forêt et le tragique pur d'une race vouée, sans laisser de trace, à un génocide. De l'autre, à Rome et autour de Rome, non le sublime, mais la beauté : une beauté naturelle préhensible et appréhendée par l'architecture humaine, et comme elle, avec elle, si bien caressée par les modulations nuancées de la lumière et si profondément pénétrée de douceur par le travail et l'usure du temps que la nature et l'art ont composé ensemble un paysage de mémoire et de contemplation :

3 *Mémoires d'outre-tombe*, éd. cit., t. II, 1992, Livre XV, chap. 4, p. 111.

Rien n'est beau comme les lignes de l'horizon romain, comme la douce inclinaison des plans, et les contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées y prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome ; les coteaux y sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop dur ou de trop heurté dans leurs formes. Les ombres n'y sont jamais lourdes et noires ; il n'y a pas de masses si obscures dans les rochers et les feuillages, où il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel, les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain, cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature ? eh bien, c'est la lumière de Rome⁴.

Chateaubriand décoche au passage une pique acérée envers l'Angleterre et l'Amérique bourgeoises, affairées, utilitaires, privées des antennes contemplatives dont les « sauvages » et les « poètes » sont pourvus pour sentir le sublime des lieux indemnes de l'Histoire ou la beauté de ceux que le temps a rachetés d'elle :

Si vous voyez la campagne de Rome en économiste, elle vous désolera sans doute mais si vous la contemplez en artiste, en poète et même en philosophe, vous ne voudriez pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un coteau de vigne ne donnerait pas à votre âme d'aussi fortes émotions que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est, pour ainsi dire, demeurée antique, comme les ruines qui la couvrent.

Au sublime silencieux des grands espaces américains, qui avait ravi la « surabondance » de son jeune cœur solitaire, il préfère maintenant la beauté d'un théâtre où les « souvenirs de la société », mais non la société elle-même, se pressent dans sa mémoire et lui *parlent*. On peut donc avoir du temps et de l'Histoire remémorée une idée moins systématiquement hostile que

4 Chateaubriand, *Correspondance générale*, t. I, 1789-1807, Paris, Gallimard, 1977, « A Louis de Fontanes », p. 300.

celle que s'en faisait Rousseau. Dans le cours de cette *Lettre*, Chateaubriand dit son admiration pour l'érudit archéologue Séroux d'Agincourt, retiré à Rome depuis 1778, et que Goethe avait rencontré en juillet 1787. *L'Histoire de l'art depuis sa décadence au VI^e siècle jusqu'à son renouvellement au XVI^e siècle* de ce disciple de Pierre Mariette et du comte de Caylus, haï de Diderot et des « philosophes », ne sera publié qu'après sa mort, en 1823. La méditation de Chateaubriand redevenu chrétien à la gloire de la mémoire et de la contemplation renoue donc avec l'érudition bénédictine que les Lumières avaient méprisées. La mémoire est aux chrétiens ce que la Nature était aux païens : elle rachète ce que l'Histoire a ruiné, elle nourrit l'âme exilée et lui rend l'espérance. Les citations classiques et les allusions bibliques ponctuent le poème en prose de Chateaubriand, comme si maintenant il était lui aussi devenu abeille virgilienne, nourrissant son miel non plus comme autrefois de son seul cœur surabondant, mais des sucres accumulés par la poésie latine et dont la campagne romaine déserte regorge, véritable *hortus conclusus* d'une mémoire miséricordieuse.

La sédimentation des ruines de Rome et des environs de Rome, et notamment du Colisée, lui parle aussi, mais d'une histoire qui a vu succéder la puissance et magnificence de l'Empire païen à la « révolution » d'où est sortie la Rome chrétienne, au prix de persécutions, d'invasions, de retours à la barbarie. Cette révolution historique est devenue mémoire, objet de remémoration et de contemplation, médiatrice de la proximité du divin. Reprenant seul et amplifiant la brève illumination qu'il avait partagée avec Pauline de Beaumont, il écrit :

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colisée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil qui se couchait, versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où roulait jadis le torrent des peuples ; de fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec

un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions et des panthères, on n'entendait que les aboiements des chiens de l'ermite qui garde ces ruines. Mais au moment où le soleil descendit sous l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux, entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne, me causa une vive émotion : je songeai que ce grand édifice moderne tomberait à son tour comme l'édifice antique, et que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés ; je me rappelai que [...] le monument sous les voûtes duquel résonnait cette cloche chrétienne, était l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là, mon cher ami, d'assez hauts sujets de méditations fournis par une seule ruine, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas, soit digne d'être vue⁵ ?

De description en méditation, c'est déjà tout le canevas de la grande épopée en prose des *Martyrs* qu'il publiera en 1809, qui est esquissé en filigrane dans cette Lettre de 1804. Et comme les futurs *Martyrs*, cette révolution que le théâtre romain lui retrace au passé est l'allégorie de celle dont il a été témoin au présent : les deux révolutions se recourent, et comme la Rome fondée par Saturne avait dû mourir pour laisser la Rome fondée par les disciples de Jésus, la chute du royaume de France, les persécutions, la fureur des « barbares de la civilisation », le martyrologe de la Terreur, autant d'épreuves qui préparent une France nouvelle qui, grâce à Bonaparte, est en train de redevenir « très Chrétienne ». L'Histoire a un sens providentiel.

V

Chateaubriand ne tardera pas à revenir de cet accès de providentialisme. Il lui faudra déchanter de ce nouveau Cyrus, assassin du duc d'Enghien moins de trois mois plus tard, le 21 mars

5 *Correspondance générale*, t. I, p. 304.

1804. *Les Martyrs* seront, sous les traits de l'Empire de Dioclétien, l'image d'un retour de Terreur que l'Empire de Napoléon continue et amplifie, alors que le Consulat de Bonaparte avait fait croire qu'il l'interrompait.

Il reviendra à Rome près d'un quart de siècle plus tard, ambassadeur de Charles X, en 1828. Les pages qu'il réservera à ce second séjour romain dans les *Mémoires d'outre-tombe* ont été écrites beaucoup plus tard, quand il aura subi la suprême épreuve de la chute de la Restauration en 1830 et quand il aura acquis la certitude que la révolution commencée en 1789 et déviée en 1792-1795, ne peut même pas être stabilisée.

Le récit de son premier séjour, dans les *Mémoires*, était presque entièrement consacré à la mort de Pauline de Beaumont. C'était un Tombeau. Le second séjour occupe deux livres entiers, d'une extrême variété. Le narrateur fait alterner des citations de ses lettres à Mme Récamier, de ses dépêches au comte de La Ferronnays, ministre des Affaires étrangères, un dossier considérable attestant le rôle qu'il a joué pendant le conclave qui a élu Léon XII Ganganelli, des *excerpta* des voyageurs qui l'ont précédé à Rome, depuis Montaigne jusqu'à Goethe, et enfin des notations sur la vie sociale ou quotidienne de la capitale pontificale.

Le « civilisé » semble avoir définitivement pris le pas sur le « sauvage ». L'un des morceaux de bravoure de ces deux livres est l'évocation de la fête enchantée que l'ambassadeur a donnée en l'honneur de la grande-duchesse Hélène, sœur de son amie la duchesse de Cumberland et de la défunte reine Louise de Prusse, dans les jardins illuminés de la Villa Médicis. Le poète semble ne plus méditer et rêver qu'au fil capricieux des textes qu'il butine dans ses lectures et sa mémoire. L'archéologue amateur se passionne pour les fouilles ordonnées par lui-même à Torre Vergata. L'ami des arts et le mécène prend soin du bas-relief qui doit orner la plaque tombale de Poussin à San Lorenzo in Lucina et qu'il a commandé au nom de Mme Récamier. L'ambassadeur prend très au sérieux ses responsabilités politiques et diplomatiques. Ces miscellanées font d'abord l'ef-

fet trompeur d'avoir été juxtaposées sans art et négligemment : elles donnent en fait le sentiment presque physique des méandres d'un temps distendu, relâché, ralenti, le temps à la fois d'un homme vieillissant et d'une ville à laquelle son propre *tempo* intérieur est accordé parce qu'elle est dispensée de la modernité affairée, parisienne ou londonienne. Sous la surface lente et miroitante de ces *varia*, affleurent les courants profonds et continus de la méditation des *Mémoires*. Méditation sur l'histoire, sur les révolutions, sur la France, et évidemment sur Rome païenne et chrétienne, ancienne et contemporaine.

On est saisi par l'extraordinaire modernité à rebours de cette méditation dont l'hostilité à la modernité, digne de Des Esseintes de Huysmans, n'a fait que croître depuis la *Lettre sur la campagne romaine*. Sans doute, il a depuis longtemps formellement rompu avec Rousseau, il a regagné la société, la politique, la diplomatie, les arts, l'érudition, l'historiographie, mais en les regagnant, et en vieillissant, il n'a rien perdu, au contraire, de l'intuition essentielle de sa jeunesse, même s'il tente de tenir la balance égale entre le pessimisme tragique de Rousseau et l'espérance chrétienne : cette intuition était l'horreur de l'Histoire, avec un grand H, et une horreur redoublée par le torrent historique moderne déclenché dans le nord de l'Europe de deux sources différentes : la Terreur française, prolongée par les atroces tueries de l'Empire, et la révolution industrielle anglaise dont il a pu observer, lors de son ambassade à Londres en 1822, les ravages écologiques et le féroce coût humain.

Loin du déchaînement de ce Saturne à deux têtes, Rome qui a payé depuis longtemps son dû à l'Histoire et qui regarde ailleurs, lui paraît un havre où le temps fait son œuvre, mais sans la précipitation artificielle qui use les capitales qui se veulent modernes. L'« hirondelle » a eu une belle et bonne mort à Rome, qu'elle n'aurait eue nulle part ailleurs. L'ancien attrait de Chateaubriand pour les « nobles sauvages », les Indiens d'Amérique chers à Rousseau et à Claude Lévi-Strauss, réapparaît dans le regard d'admiration et d'envie qu'il porte sur les catégo-

ries d'hommes plus ou moins maudits ou démodés par la modernité politique et économique, mais qui à l'ombre de Rome sont chez eux au naturel, sans aspirer ni à la célébrité, ni à la publicité : les gens du peuple, les aristocrates et les artistes. Faute de pouvoir citer tous les témoignages de sympathie de Chateaubriand pour le *popolo minuto* de Lorette et Rome, je me contenterai de deux extraits relatifs à la noblesse romaine et à la colonie d'artistes de Rome :

Aujourd'hui les nobles romains ruinés par la révolution, se renferment dans leurs palais, vivent avec parcimonie et sont devenus leurs propres gens d'affaires. Quand on a le bonheur (ce qui est fort rare) d'être admis chez eux le soir, on traverse de vastes salles sans meubles, à peine éclairées, le long desquelles des statues antiques blanchissent dans l'épaisseur de l'ombre, comme des fantômes ou des morts exhumés. Au bout de ces salles, le laquais déguenillé qui vous mène vous introduit dans une espèce de gynécée : autour d'une table sont assises trois ou quatre vieilles ou jeunes femmes mal tenues, qui travaillent à la lueur d'une lampe à de petits ouvrages en échangeant quelques paroles avec un père, un frère un mari à demi couchés obscurément en retraite, sur des fauteuils déchirés. Il y a pourtant je ne sais quoi de beau, de souverain, qui tient de la haute race, dans cette assemblée retranchée derrière des chefs-d'œuvre et que vous avez prise d'abord pour un sabbat⁶.

Je vais voir travailler séparément les artistes : l'élève sculpteur demeure dans quelque grotte, sous les chênes verts de la villa Médicis, où il achève son enfant de marbre qui fait boire un serpent dans une coquille. Le peintre habite quelque maison délabrée dans un lieu désert ; je le trouve seul, prenant à travers sa fenêtre ouverte quelque vue de la campagne romaine. *La Brigande* de M. Schnetz est devenue la mère qui demande à une madone la guérison de son fils. Léopold Robert, revenu de Naples, a passé ces jours derniers par Rome, emportant avec lui les scènes enchantées de ce beau climat, qu'il n'a fait que coller sur sa toile. [...] Je voudrais être né artiste : la solitude, l'indépendance, le soleil parmi des ruines et des chefs-d'œuvre, me conviendraient. Je n'ai aucun besoin ; un morceau de pain, une cruche de *l'Aqua Felice*, me suffiraient. Ma vie a été misérablement accrochée aux buissons de ma route ; heureux si j'avais été l'oiseau libre qui chante et fait son nid dans ces buissons⁷ !

6 *Mémoires d'outre-tombe*, éd. cit., t. III, Livre XXIX, chap. 8, p. 224.

7 *Ibid.*, chap. 6, p. 211-212.

Qu'est-ce qui rend possible ce loisir mélancolique, contemplatif et solitaire, mais fécond accordé au rythme naturel à l'homme bien né et à l'homme doué ? C'est, indirectement, la qualité de silence, de contemplation, de lenteur et de mémoire accumulée par les siècles, et qui laisse pour ainsi dire chanter le temps et les pierres que l'affairement prétentieux de l'industrie humaine n'a plus remués depuis longtemps. À Rome, les deux extrêmes de l'histoire, la pré-histoire et la post-histoire semblent se rejoindre, l'anté-civilisation et une ancienne civilisation au repos semblent se confondre.

Les deux livres sur Rome en 1828 s'achèvent sur un poème en prose qui fait de la virginité économique de la campagne romaine, déjà notée dans la Lettre de 1804, une grâce qui rend la parole à l'antique chant des Muses :

Hier j'ai vaqué au clair de la lune dans la campagne entre la porte Angélique et le mont Marius. On entendait un rossignol dans un étroit vallon balustré de cannes. Je n'ai retrouvé que là cette tristesse mélodieuse dont parlent les poètes anciens, à propos de l'oiseau du printemps. Le long sifflement que chacun connaît, et qui précède les brillantes batteries du musicien ailé, n'était pas perçant comme celui de nos rossignols ; il avait quelque chose de voilé comme le sifflement du bouvreuil de nos bois. Toutes ses notes étaient baissées d'un demi-ton ; sa romance à refrain était transposée du majeur au mineur ; il chantait à demi-voix ; il avait l'air de vouloir charmer le sommeil des morts et non de les réveiller. Dans ces parcours incultes, la Lydie d'Horace, la Délie de Tibulle, la Corinne d'Ovide, avaient passé ; il n'y restait que la Philomèle de Virgile. Cet hymne d'amour était puissant dans ce lieu et à cette heure ; il donnait je ne sais quelle passion d'une seconde vie : selon Socrate, l'amour est le désir de renaître par l'entremise de la beauté ; c'était ce désir que faisait sentir à un jeune homme une jeune fille grecque en lui disant : « S'il ne me restait que le fil de mon collier de perles, je le partagerais avec toi. »

Si j'ai le bonheur de finir mes jours ici, je me suis arrangé pour avoir à Saint-Onuphre un réduit joignant la chambre où le Tasse expira. Aux moments perdus de mon ambassade, à la fenêtre de ma cellule, je continuerai mes *Mémoires*. Dans un des plus beaux sites de la terre, parmi les orangers et

les chênes verts, Rome entière sous mes yeux, chaque matin, en me mettant à l'ouvrage, entre le lit de mort et la tombe du poète, j'invoquerai le génie de la gloire et du malheur⁸.

VI

L'agitation dévorante du Saturne moderne rend d'autant plus fragile et menacée cette bulle d'humanité retirée au désert et qui a échappé à la modernisation française ou anglaise et qui lui échappe encore, malgré les faibles traces que l'occupation napoléonienne a laissées. À Paris, Chateaubriand est un intransigeant défenseur de la Charte, des libertés publiques, de la liberté de la presse. Il s'attirera sous la monarchie de Juillet la sympathie des républicains. Mais la liberté politique est pour lui un frein et non un accélérateur de la pression saturnienne de la modernité.

À Rome, le Souverain pontife et l'État ecclésiastique ne relèvent pas de cette logique. Ce qui n'était plus possible en France dès le règne de Louis XVI, une souveraineté de fondation sacrée, un pape-roi, est encore debout à Rome. L'expérience du conclave, et de sa tradition millénaire, a passionné Chateaubriand en ethnologue formé à l'école de Rousseau. La durée de telles traditions, comme la durée des dogmes et de la liturgie, à rebours des révolutions, à rebours de la plus radicale et irrésistible de toutes les révolutions connues, la modernité française et anglaise, n'ont été possibles, comme la survivance dans les États pontificaux de types humains et de formations sociales remontant à l'antiquité romaine, que par la conjonction paradoxale du sentiment de la vanité de toutes choses terrestres, et l'attention rigoureuse attachée à toutes choses divines, ce qui rejoint en quelque manière le stoïcisme et la piété des « nobles

8 *Ibid.*, Livre XXX, chap. 13, p. 342-343.

sauvages ». Dans la cathédrale des *Mémoires*, où plusieurs grand'messes sont célébrées, la plus solennelle l'est dans une lettre adressée de Rome à Mme Récamier : c'est la messe de la nuit du Vendredi saint, 15 avril 1828, dans la chapelle Sixtine, où retentit le *Miserere* d'Allegri en présence du pape Léon XII :

Le jour s'affaiblissait ; les ombres envahissaient lentement les fresques de la chapelle et l'on n'apercevait plus que quelques grands traits du pinceau de Michel-Ange. Les cierges, tour à tour éteints, laissaient échapper de leur lumière étouffée une légère fumée blanche, image assez naturelle de la vie que l'Écriture compare à une petite vapeur. Les cardinaux étaient à genoux, le nouveau pape prosterné au même autel où quelques jours avant j'avais vu son prédécesseur ; l'admirable prière de pénitence et de miséricorde, qui avait succédé aux Lamentations du prophète, s'élevait par intervalles dans le silence et la nuit. On se sentait accablé sous le grand mystère d'un Dieu mourant pour effacer les crimes des hommes. La catholique héritière sur ses sept collines était là avec tous ses souvenirs ; mais au lieu de ces pontifes puissants, de ces cardinaux qui disputaient la préséance aux monarques, un pauvre vieux pape paralytique, sans famille et sans appui, des princes de l'Église sans éclat, annonçaient la fin d'une puissance qui civilisa le monde moderne. Les chefs-d'œuvre des arts disparaissaient avec elle, s'effaçaient sur les murs et sur les voûtes du Vatican, palais à demi abandonné. Des étrangers curieux séparés de l'unité de l'Église, assistaient en passant à la cérémonie et remplaçaient la communauté des fidèles. Une double tristesse s'emparait du cœur. Rome chrétienne en commémorant l'Agonie de Jésus-Christ avait l'air de célébrer la sienne, de redire pour la nouvelle Jérusalem les paroles que Jérémie adressait à l'ancienne. C'est une belle chose que Rome pour tout oublier, mépriser tout et mourir⁹.

Le paradoxe théologico-politique qui a assuré le triomphe et la durée de l'État ecclésiastique ne résistera pas à l'acide du Saturne moderne. Chateaubriand aura assisté à l'une des dernières grand'messes d'Ancien Régime à Rome, comme il avait assisté à l'un des derniers rites de l'antique monarchie française, la chasse à courre de Louis XVI dans la forêt de Saint-Germain. Chateaubriand anticipe à Rome les *Tristes tropiques* de Lévi-Strauss. Le pape-roi ne survivra pas longtemps au roi sacré à

9 *Ibid.*, chap. 6, p. 315-316.

Reims, pas plus que les Indiens d'Amérique n'ont survécu à l'invasion des commerçants et des industriels occidentaux. Mais dans la vision eschatologique de Chateaubriand, cet apparent Vendredi saint de l'Église romaine, son calvaire dans la modernité, commencé par les tribulations de Pie VII sous l'Empire, poursuivra et accomplira la parole de salut qui lui a été confiée. « Si le grain ne meurt... ». Redescendu dans les catacombes, le catholicisme dédaigné et tourné en ridicule par la modernité qui est sortie de lui n'en restera pas moins le principe d'ironie et de fécondité spirituelle vers lequel se tourneront les damnés de l'« air conditionné », dont a parlé un autre poète, citant Henry Miller, Octavio Paz. Bien sûr, cette espérance est un acte de foi tremblant. Le dernier Chateaubriand, comme son neveu Tocqueville dans la deuxième partie de la *Démocratie en Amérique*, est effrayé par ce que réserve à l'humanité « l'idolâtrie de l'homme envers soi »¹⁰. Il en vient même prophétiquement à écrire : « Si la religion chrétienne s'éteignait, on arriverait par la liberté à la pétrification sociale où la Chine est arrivée par l'esclavage »¹¹.

VII

C'est dans ce sentiment apocalyptique qu'il faut lire les chapitres sur Venise qui figurent au dernier livre des *Mémoires d'outre-tombe*. Chateaubriand n'avait pas eu un seul coup d'œil sur la cité lagunaire lorsqu'il s'y était embarqué pour l'Orient, lors de son voyage de 1806-1807. Une mission diplomatique qu'il sait vaine l'y a ramené en septembre 1833. Il y est venu pour se concerter avec la duchesse de Berry, qui attend de lui qu'il négocie sa réconciliation avec Charles X, en exil à Prague. Comme la duchesse n'est pas au rendez-vous et se fait attendre, il en pro-

10 *Ibid.*, t. IV, Livre XLII, chap. 16, p. 593.

11 « Avenir du monde », 1834, Textes complémentaires à la Conclusion des *Mémoires d'outre-tombe*, éd. cit., t. IV, p. 872.

fite pour prendre des vacances, vagabonder, et découvrir Venise, découronnée elle aussi, pillée par Bonaparte avant d'être livrée par lui à l'Autriche. Comme la Rome de Léon XII, mais encore plus qu'elle, car dépourvue de vocation théologique, la cité qui fut celle des Doges a l'immense mérite aux yeux dessillés de Chateaubriand de ne survivre à son histoire glorieuse qu'au titre de surimpressions d'images occidentales et de mirages orientaux déposés par le temps, « sur fond d'azur du ciel et de la mer », décor de théâtre de mémoire analogue à ceux que peignait alors à Paris Pierre Cicéri, « rassemblant sur une toile des monuments de toutes les formes, de tous les temps, de tous les pays, de tous les climats ». Sa « décadence », rendue soutenable par « un beau climat », s'accorde parfaitement au déclin physique du voyageur et à la mélancolie qui lui fait savoir à quel point le monde le quitte. Ce n'est pas tant le chrétien en lui qui se plaît à cette halte vénitienne, que l'épicurien qui y trouve, dans un entre-deux de mort et de vie, les conditions quasi idéales d'une dernière chaleur et d'un dernier souffle de bonheur crépusculaire, avant l'épreuve du froid et de la nuit.

Il y a assez de civilisation à Venise pour que l'existence y trouve ses délicatesses. La séduction du ciel empêche d'avoir besoin de plus de dignité humaine ; une vertu attractive s'exhale de ces vestiges de grandeur, de ces traces des arts dont on est environné. Les débris d'une ancienne société qui produisit de telles choses, ne vous laissent aucun désir d'avenir. Vous aimez à vous sentir mourir avec tout ce qui meurt autour de vous ; vous n'avez d'autre soin que de parer les restes de votre vie à mesure qu'elle se dépouille. La nature prompte à ramener de jeunes générations sur les ruines comme à les tapisser de fleurs conserve aux races les plus affaiblies l'usage des passions et l'enchantement des plaisirs¹².

Curieusement, les chapitres sur Venise « assise sur le rivage de la mer comme une belle femme qui va s'éteindre avec le jour » figurent parmi les plus allègres des *Mémoires*. Le « Sauvage » devenu pleinement civilisé jouit des arts visuels qu'il avait

12 *Mémoires d'outre-tombe*, éd. cit., t. IV, Livre XXXIX, chap. 4, p. 388.

ignorés dans le *Génie*, et qu'il s'offre maintenant le luxe de commenter en amateur éclairé : tableaux de Titien, dessins de Léonard, de Michel-Ange et de Raphaël. Le galant homme, qui n'a pas encore tout à fait dételé, se livre avec humour rare à une sorte de marivaudage avec la fille, mariée, du geôlier de Silvio Pellico, qui voudrait obtenir de lui qu'il réparât l'offense qu'a faite à son honneur l'auteur de *Mes Prisons*, lu dans toute l'Europe, en inventant une amourette avec la toute jeune fille qu'elle fut. Et surtout le grand instrumentiste de la prose d'art française trouve dans le thème classique de Venise, découvert par lui sur le tard, l'occasion de rivaliser avec ses grands prédécesseurs littéraires, Rousseau, qu'il se fait un plaisir d'écraser, et surtout Byron, qu'il tient pour son égal par la naissance et le génie, mais auquel il reproche de l'avoir pillé sans le dire.

Loin du salon de l'Abbaye-au-Bois et du domicile conjugal de l'Infirmier Sainte-Thérèse, le grand homme ne cache guère le plaisir qu'il a pris à cette escapade et à la mettre en musique. Il en témoigne une vive reconnaissance à l'héroïne de Rossini qui la lui a valu, la duchesse de Berry, dont le caprice le convoque à Ferrare.

Si Rome a parachevé la conversion de Chateaubriand au catholicisme, en lui révélant un christianisme qui emporte dans ses flancs les arts, les lettres, la mémoire et les sagesses de la Grèce et de Rome, Venise a parachevé la conversion de l'ex-jeune Breton rousseauiste en Parisien civilisé et en touriste accompli, sachant vaporiser le poids de l'âge et des lugubres pensées par la variété de ses curiosités et de ses émotions d'art. Loin de l'accuser de duplicité ou même de contradiction, il faut reconnaître à l'auteur des *Mémoires*, dans son rapport à l'Italie, une cohérence qui ne tient pas seulement à la magie du style : à Rome et à Venise, l'Italie religieuse, l'Italie artistique, l'Italie des paysages enchantés et bruissants de souvenirs, l'Italie des Italiens de toutes conditions, sont toutes pour lui, à des titres divers, mais concordants, les dépositaires de ce qui fait le sel de la vie et l'essence de toute véritable civilisation : le don de la

contemplation et de l'éloignement, la grâce de laisser du temps au temps et de savoir conjuguer, en toutes circonstances, le mouvement et le repos.